

Pouvoirs

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE
VIII

Tirage à part

AUTOMNE 1973

L'ARCHIGROUPE PUISSANCE ET POUVOIRS DANS LES PETITS GROUPES

Depuis que les civilisations, les cultures et les institutions — Dieu, l'Homme, la Famille — se découvrent mortelles, les « petits groupes » connaissent une vitalité étonnante. Le succès des groupes informels, des groupes de rencontre et de formation, des communautés de base, des « groupuscules » et autres commandos tient sans doute autant à la puissance qui leur est attribuée — ou qu'ils se reconnaissent — de menacer les institutions établies qu'au pouvoir fascinant de s'y substituer, d'en prendre comme le contre-pied et le relais, mais dans un ordre qui est celui d'un recommencement, d'un retour et d'un recours à l'origine et à l'archaïque. A ce retour, à ce recours se trouve indissociablement liée la représentation d'une réalisation enfin plénière du désir, d'une omnipotence et d'une immortalité de chacun et de tous, par le moyen de ces nouveaux corps groupaux. S'y trouvent également associés le projet d'instaurer les modalités d'une reconnaissance mutuelle qui serait « désaliénée », de renouveler le sens des rapports intersubjectifs et des relations sociales. Ce retour mythique à l'origine implique une finalité anthropologique que proclame l'idéologie groupale.

Le petit groupe assure la puissance qu'il détient de cette mobilisation d'énergie déliée des investissements pulsionnels et des figurations de sens que supportaient les anciennes institutions, ou que les anciennes formes de groupalité supportent encore en dépit de leur impuissance et de leur non-sens apparents ou réels. Le pouvoir du groupe est de rassembler et d'organiser ces énergies dans le projet d'un nouveau commencement du sujet et de la socialité, de l'histoire et du sens. De par la mobilisation de l'énergie du commencement qu'il suscite, de par les figurations du sens ultime qu'il confère à l'existence, le groupe, comme le mythe, est à la fois origine, lieu et espace d'un sens. Archaïsme du commencement et commandement du sens, puissance et pouvoir du groupe transparissent à travers les préfigurations qui les organisent et qui s'imposent à l'élaboration des formes socialement significatives que constituent les représentations mythiques et idéologiques. Fantasmés, images, idéaux préfigurent et ordonnent le sens et la direction du groupe. Là prennent consistance et corps sa puissance et ses pouvoirs. Le groupe n'est donc pas seulement un article de

foi, le lieu promis à de nouvelles formes d'existence, il en est l'origine même. Il est, comme le mythe qui lui confère l'existence et le sens, générateur d'existence, géniteur et matrice. Le mythe et l'idéologie groupale ne sont que les tentatives secondes, et rétroactivement fondatrices, pour justifier l'existence du groupe et signifier son mode d'existence.

Dire que le groupe est générateur d'existence, c'est dire un mythe, c'est dire ce dont il est investi : de la puissance sacrée de la « hiérarchie », commencement voilé et commandement terrifiant. C'est aussi supposer qu'il fonctionne et se construit selon cet investissement et les représentations qu'il suscite.

Le terme d'*archigroupe* (archégroupe serait aussi possible) désigne cette puissance fantasmatique et idéale du groupe comme origine et comme fin, dont le temps, l'espace et le sens sont figurés à travers la translation sur lui de la puissance initiatique et sacrée de l'objet primordial auquel est soumis, à l'origine, le tout-petit : celle de la mère prégénitale. Le retour et le recours à l'archigroupe peuvent dès lors être comme une quête régressive vers l'expérience et le sens originels « perdus » de l'existence, et dont les retrouvailles seraient susceptibles de procurer une jouissance entravée, d'enclencher le processus de construction d'un autre et nouveau projet d'existence, d'un devenir et d'un à-venir.

L'archigroupe suppose donc un « *télogroupe* », soit une figuration médiatrice du sens de l'expérience groupale, de la relation de soi à l'autre. Le télogroupe est ce que nous pouvons décrire comme figurations groupales du sens (figurations quant au groupe, produites en groupe), et qui articulent sa puissance avec les pouvoirs qui s'y instaurent : le leadership, le système des normes, la distribution des positions et des rôles, les représentations mythico-idéologiques.

I. PUISSANCE DU GROUPE

Puissance du groupe, celle du *commencement* absolu, indicible; « on » l'éprouve. Au commencement est le groupe, la masse, le cercle, la croupe et le ventre contenant les éléments germinatifs d'une possible existence. « On » est dans sa peau, son contenant et son contenu, protégé par elle des froidures extérieures (première et fondamentale différenciation, de clivage), englué et nourri-nourrissant de sa chair chaude et liquide, attaché dans son sein, emblématisé de sa marque (seconde différenciation, d'appartenance). En ce temps-là, il n'existe encore ni chef ni membre, ni dieu ni maître, mais d'abord un corps, un corps partiel qui s'éprouve comme un tout, qui ne suppose pas encore le corps différencié, organiquement ou mécaniquement ordonné : soit un « dedans » (un sein, une machine) qui se confond avec le sacré, le *sacrum* : utopie paradisiaque, terre vierge, vierge-mère : une an-archie heureuse, en deçà de la rupture dramatique et de la projection (expulsion) dans l'histoire.

Cette puissance du groupe est celle d'un nouveau *possible*. C'est par là qu'elle mobilise l'énergie pour la réalisation, non d'un possible prévisionnel, rationalisé, secondarisé, mais d'un possible que seules la puissance du fantasme, la toute-puissance infantile confondue avec l'omnipotence maternelle, la fascination du commencement rendent vraisemblables. Le groupe détient ce pouvoir de figurer l'objet et la cause vrais, semblables à l'objet premier de l'origine : « ce groupe est mon origine, car je suis par lui désiré comme son unique ». Mais déjà cette formulation requiert la différenciation. En deçà de celle-ci, la puissance du possible du groupe est non seulement d'inspirer le rêve d'un effacement plausible d'une origine devenue trop chargée, trop limitative ou qui, stérile, n'origine plus rien de vital : surtout, elle est d'accréditer le rêve d'une auto-génération : « on se formera, on renaîtra ensemble ». C'est le « on » du fantasme, de l'indétermination du sujet qui n'en peut plus de « s'assumer » dans la pesanteur de l'histoire et le poids des générations et de l'héritage. La puissance enivrante de l'archigroupe est liée à cette substitution, qu'il rend possible, d'une auto-génération, où s'affirme la toute-puissance de la parfaite circularité et de l'autarcie (cf. les figures mythiques du Phénix et d'Ouroboros), à une génération historique, contingente, hétérodéterminée, et qui est l'objet d'un refus ou d'un déni. Les institutions s'en ressentent menacées : elles n'ont plus d'histoire à faire, d'héritage à transmettre, de descendance à reproduire. Elles n'ont rien à faire avec ce qui est urgent et caché, sacré et mystique. Elles en ont obscurci la transparence de l'origine. L'archigroupe s'enfante et s'élève de lui-même. Il tient sa puissance du déni de son origine et de ses limites. Ainsi Bénin, dans le roman de Jules Romains, *les Copains* : « Je nous trouve puissants. Où sont nos limites? On ne sait pas. Mais elles sont sûrement très loin; je n'ai peur d'aucun événement, d'aucun instant futur... » Cette déclamation est un écho déjà atténué de l'omnipotence du « on » groupal. L'ennemi extérieur a déjà constitué le groupe en « nous ».

La puissance du groupe est celle que lui procure un *corps imaginaire, immortel*, total, abstrait de la contingence et de la limitation, lisse et parfait. Le groupe comme totalité est la préfiguration de la complétude et du comblement du corps. Le corps individuel défaillant est transfiguré par le corps groupal inaltérable et triomphant. Son pouvoir sera de fournir une tête, des membres, une bouche, un sein, un ventre indéfaillible dans la jouissance, mais aussi dans la terreur. Pur phallus, tout se tient, se lie et se ligue dans une unité organique : orgasmique. Le groupe, c'est la « bande »; tout à la fois lien, étendard, érection. Le corps-perdu de chaque-un (selon l'heureuse formulation d'A. Missenard) dans un corps fusionné plénier, tout et rien, à l'acmé de la jouissance : « Bénin existait avec plénitude. Tous les copains faisaient partie de son corps. » Le corps d'un seul figure celui du groupe; on lit encore, toujours dans *les Copains* : « Quelle superbe jouissance! lorsqu'un fils de l'homme connaît un seul jour cette plénitude, il n'a rien à dire contre son destin! » Le groupe est le corps invincible, le Graal inaltérable. Le corps du groupe est l'esprit même du corps

phallicisé de la mère. La quête d'archigroupe est celle du corps sacré (hiérarchie), caché (mystique), total (phallique), de la mère.

La puissance du groupe est celle qu'il détient de fournir une *réalisation immédiate et réifiante*, et par lui-même, aux désirs de ses constituants. Le groupe est et n'est pas un rêve. Le désir, comme la défense y sont exaucés et accomplis immédiatement, par l'immédiateté de l'autre qui devient plastique comme objet de rêve dans la figuration et la satisfaction du désir. La puissance du groupe est dans cet effacement de la butée du désir de l'autre singulier, qui tend à s'abolir dans un désir « groupal », abstrait, celui de l'« on » du fantasme. Le groupe n'est précisément plus un rêve dès lors que cette réalisation est une réification, un agir solidaire selon un scénario où chacun trouve sa place ordonnée à une fin qui lui échappe, mais dont il se satisfait, et quelquefois au prix de l'immobilité d'un objet, placé et déplacé au gré des vouloirs singuliers aliénés dans le pouvoir dévolu à l'archigroupe. De telle sorte que la réalisation réifiante du désir, de par cette puissance de figuration réelle des éléments du groupe, comporte le revers d'une impuissance du sujet à se dégager des effets agis du rêve, dont chaque-un est une des pièces nécessaires. Nous décrivons là la base psychotique de la groupalité. La puissance de l'archigroupe est celle de sa tyrannie et des certitudes primaires qu'elle apporte au sujet chancelant. C'est sur cet échange et ces commutations que se fondent le lien groupal et la puissance conférée à l'archigroupe.

Puissance de l'objet idéalisé.

Cette puissance du groupe procède de son statut d'objet¹ partiel figurant la totalité primordiale et vitale qui origine l'existence, l'omnipotence, la corporéité inaltérable, la réalisation du désir enfin sans entrave et sans butée.

Le groupe n'est d'abord éprouvé dans l'expérience que comme puissance, comme énergie bonne ou mauvaise, auxquelles se lient les représentations de l'objet maternel partiel et de ses pouvoirs. Les référents organisateurs de la scène et de l'histoire du groupe sont alors, de manière privilégiée, les objets disposés dans les scénarios fantasmatiques originaires qui concernent le corps de la mère : fantasmes intra-utérins et fantasmes de scène primitive. L'investissement du groupe comme puissance le voue au clivage et à l'idéalisation.

En effet, la puissance de l'archigroupe ne s'inscrit pas uniquement dans le registre de l'objet bon-idéalisé, assurant de la surpuissance vitale. Elle requiert l'existence d'un objet mauvais, mortifère qu'il convient de projeter et de détruire. J'ai indiqué dès le début de cet article la dimension idéalisée de l'archigroupe « bon » face à l'archigroupe destructeur, à détruire comme « mauvais ». L'une des sources de la puissance de l'archigroupe est précisément qu'en étant idéalisé comme « bon »,

1. Cf. L'article de J.-B. Pontalis (1963) sur les investissements du petit groupe comme objet.

il permet l'attaque contre l'ennemi commun extériorisé. Une des fonctions du pouvoir dans le groupe sera d'ailleurs occupée à maintenir cet objet-ennemi et à entretenir contre lui la mobilisation.

Le roman déjà cité de Jules Romains est une bonne illustration de ce mouvement où la puissance du groupe et les pouvoirs qui y sont mis en place sont liés à l'attaque contre les institutions : on notera qu'il s'agit de l'Armée, de l'Église et des « Corps constitués » civils. Que deux « yeux » sur la carte de France narguent les copains, et voilà Ambert et Issoire promus au rôle d'ennemis à abattre pour l'ordre qu'ils représentent : un ordre répressif, persécuteur. L'œil attaque. Les copains, par cette « découverte », se constituent en bande soudée contre ces objets qui mobilisent leur énergie et dotent leur groupe de la toute-puissance pour attaquer et réaliser leur rêve d'unité. Le pouvoir, dans le groupe, aura pour finalité de disposer des moyens de cette puissance. Et d'abord en vertu du serment et de la règle qui les lient les uns aux autres. Leurs exploits trouvent leur origine dans cette puissance récréative et découvrent l'énormité de leur projet. On connaît la laudation terminale de Bénin qui célèbre et récapitule la geste héroïque : « Je veux louer en vous la puissance créatrice et la puissance destructrice, qui s'équilibrent et se complètent... Vous vous êtes égalés aux hommes les plus grands, à ceux qui ont établi et qui ont renversé les empires. [...] Vous avez restauré l'Acte Pur [...]. Comme la création du monde perd chaque jour de sa vraisemblance, je me demande si, non contents de renouer la tradition, ce n'est pas vous brusquement qui l'inaugurez [...]. Vous avez établi entre les choses les rapports qui vous agréaient. A la nature vous avez donné des lois, et si provisoires ! [...] Mais je n'ai pas fini d'énumérer vos attributs. Vous possédez encore, depuis ce soir, l'Unité Suprême. Elle s'est constituée lentement. J'en ai suivi la gestation. Ce soir vous êtes un dieu unique en sept personnes, inutile de le cacher ! »

L'anti-groupe.

Bon groupe, mauvais groupe : le clivage hypertrophie chacun de ces objets idéalisés. Mais aussi, l'insuffisance du clivage et de la projection laisse réapparaître le refoulé qui fait retour, en dépit de cette mesure défensive. L'anti-groupisme est sans doute la forme idéologique contemporaine que revêt l'attaque réglée contre le « mauvais » groupe, contre la « mauvaise » institution. Il peut difficilement en être autrement lorsque le groupe est l'objet chargé d'une telle puissance, dont le versant bon-idéalisé protège contre le versant persécuteur auquel il est lié dans le clivage même.

Le groupe, c'est alors la mafia, dont le « pouvoir » manipule, pénètre, attaque, « transverse », prive le sujet de sa subjectivité, de son identité, voire de son existence : « Qu'est-ce qu'on va me faire ? Qu'est-ce qu'on va faire de moi ? » A quelle sauce l'institution-cannibale, Hyde ou Argus, va-t-elle me dévorer ? Les métaphores canni-

baliques surabondent dans les groupes de diagnostic. Elles y sont particulièrement audibles; elles foisonnent pourtant ailleurs, dans les groupes « réels » : les angoisses paranoïdes de dévoration et de pénétration sous-tendent la critique active¹ de l'institution — mauvaise-mère. Lorsqu'elle se manifeste sous la forme de la dénonciation, l'attaque du pouvoir dans le groupe ne met pas d'abord et seulement en jeu les mesures paranoïdes défensives contre la puissance léthale du groupe imaginaire; il arrive que le groupe attaqué et dénoncé se soit réalisé et enkysté selon l'imaginaire. Ainsi des attaques premières de l'anti-psychiatrie et, plus récemment, de l'anti-psychologie ou de l'anti-pédagogie : détruire l'idole, la terroriser par la terreur, mais peut-être lui en substituer une autre, dont la puissance sera organisatrice d'un autre pouvoir, dans le miroir des apparentes inversions. Peut-être : tant que n'advient pas le réel travail du deuil de l'illusion groupiste, qui ouvre les yeux et l'entendement sur la reconnaissance de la limite de la puissance du groupe. Mais à quel sein alors se vouer?

II. POUVOIR(S) DANS LE GROUPE

Le processus psychique qui instaure la puissance du groupe est ainsi l'idéalisation, par laquelle l'objet, ses qualités et ses valeurs sont portés à la perfection. Freud insiste surtout (1914, 1921) sur le fait que l'identification à l'objet idéalisé constitue les instances idéales de la personne. L'objet reçoit le débordement de la libido narcissique et de la libido moi, et s'instaure introjectivement comme objet idéalisé. Melanie Klein prend surtout en considération la fonction défensive, contre les pulsions destructrices, de l'idéalisation dont le processus est corrélatif de celui du clivage. L'introjection de l'objet idéal assure la défense contre les angoisses de la position schizo-paranoïde et dépressive (attaque et perte de l'objet). La spécificité groupale tient à ce régime particulier des identifications, projectives et introjectives, à l'objet idéalisé et à ceux qu'il tient en son allégeance.

La notion du pouvoir dans le groupe dérive de la protection contre la puissance dont il est investi, aussi bien que de la nécessité de mettre cette puissance à l'épreuve de la réalisation des objectifs communs et individuels. La notion du pouvoir naît du conflit inévitable entre les désirs des sujets et celui supposé de l'archigroupe.

Le Pouvoir comme différenciation et contrôle de la puissance du groupe.

L'observation de groupes artificiels (groupes de formation et de thérapie), comme celle de groupes institutionnels nous suggère en effet que les organes ou les appareils

1. La résurgence de ces angoisses est sans doute à l'origine de la sensibilité des cliniciens aux figures du groupe-bouche, du groupe-machine (D. Anzieu, 1972, 1973) et du groupe-embroché (R. Kaës, 1974).

du pouvoir dans les groupes dérivent de la différenciation de la puissance de l'archigroupe et de l'appropriation opératoire, par des parties de l'ensemble groupal, de cette puissance. Les pouvoirs dans les groupes visent à maintenir et à organiser l'état¹ du commencement du groupe, pouvoir d'originer, d'instaurer et d'instituer (héros, leader); d'ordonner et de faire exécuter, de contraindre et de soumettre aux règles, aux normes et aux lois; de distribuer les fonctions, les rôles et les positions *instancielles* et *fantasmatiques* correspondant à la structure psychique du groupe, de régler les fonctions, rôles et positions techniques correspondant à ses nécessités de survie et de développement (défendre en particulier le groupe contre l'attaque des ennemis internes et externes); pouvoir enfin de justifier le sens (direction et intelligibilité) de tous ces pouvoirs et d'en répéter — donc d'en masquer — l'origine légitimante (tels sont les pouvoirs du mythe, de l'idéologie et du rite). Tous ces pouvoirs sont suscités et organisés pour maintenir le lien groupal par la ligation dans un contrat, une loi, un consensus, sous l'obéissance desquels chacun est tenu pour *obligé*; pour maintenir la mobilité nécessaire à l'adhésion des participants au pouvoir qui les délivre de l'impuissance individuelle (en réorganisant par exemple la mobilité sociale, le partage des biens et des services, les règles, les distributions de rôle, en proposant des objectifs de pouvoir); pour maintenir enfin, dans les limites des contraintes liées aux précédentes fonctions, les positions des pouvoirs.

Cette obligation est scellée par le sacrifice inaugural qui constitue le lien groupal. Dans les groupes de diagnostic, les règles fondamentales sont d'abord vécues, à travers leur énoncé par le moniteur, comme le sacrifice exigé par lui et par l'archigroupe qu'il représente, des désirs inconscients non satisfaits. Ce n'est qu'à travers les tentatives de meurtre de l'imago omnipotente (du moniteur et de l'archigroupe) que s'instaure le processus d'appropriation des règles comme nécessités instrumentales garantissant la possibilité d'une expérience formative en groupe et, en conséquence, le processus d'individuation des participants. Les règles sont d'ordre symbolique. Elles relèvent non du pouvoir, mais de l'autorité qui garantit la recherche et la construction du sens. La question du pouvoir du moniteur psychanalyste dans les groupes vaudrait d'être posée, non seulement à travers l'analyse de la puissance et des pouvoirs dont il est investi, dans sa manière d'y répondre ou d'y faire face, mais aussi dans l'analyse de son désir en tant que psychanalyste en groupe. Ce serait un développement qui reste à faire. Disons seulement que si le pouvoir est l'instrument de la réalisation du désir dans l'existence groupale, s'il est dans certains cas identifié comme fin au moyen qu'il constitue — la réalisation même du désir d'omnipotence —, le moniteur psychanalyste ne saurait tenir sa position utopique qu'en « traitant analytiquement le pouvoir, c'est-à-dire en renonçant à son exercice », selon la formulation « cathare » de J.-P. Valabrega (1969). Son seul pouvoir possible, celui qu'il interroge

1. Tels sont aussi les pouvoirs de l'État et des appareils qu'il met en place et entretient.

sans cesse par son exercice même, c'est son pouvoir analyser. Pouvoir quand même, mais d'un autre ordre. Un tel pouvoir se fonde dans l'expérience à laquelle le psychanalyste s'est soumis, dans l'expérience éprouvée que, non pas *en déni* de l'impuissance à tout pouvoir, mais *en dépit* de cette limitation du pouvoir et du savoir — et à cause de cette limite —, une pratique de la vérité demeure possible pour autant qu'elle est désirée, et que sont reconnaissables ses masques, ses écrans et ses boucliers.

L'organisation du pouvoir dans un groupe procède, avons-nous suggéré, de l'effort pour introduire une différenciation défensive et constructive dans l'archigroupe; ainsi, un pouvoir particulier est toujours susceptible de se métaphoriser en idole.

La *personnification du groupe* est sans doute une première tentative pour distinguer dans l'archigroupe ce qu'il figure de ce qui le constitue : lorsque les participants d'un groupe disent que « le groupe pense que, ... veut que..., décide que... », ils manifestent qu'une différenciation double (groupe-non-groupe; moi-groupe) a été effectuée, rendant possible en même temps une identification projective de soi au groupe. Quelque chose de soi a été sacrifié au profit d'un objet qui en retour fournit les satisfactions (de désir et de défense) attendues. Ce premier clivage permet de localiser et de contrôler l'omnipotence de l'archigroupe dans le pouvoir (penser, vouloir, décider...) du « sujet »-groupe. Un support de la puissance de l'idéal a été trouvé et symbolisé comme figure tutélaire et nourricière, sujet d'un désir, d'un savoir et d'un pouvoir quant à chacun, objet d'un désir et d'une relation. Le groupe tient alors en son pouvoir d'originer les morceaux épars de soi dans une totalité, d'assigner place et sens, d'articuler l'archaïque et l'avenir. Son pouvoir est secondairement, par dérivation, d'assurer par les systèmes diversifiés de règles, de rôles, d'obligation et de représentation, l'allégeance de chacun au lien groupal. Les fonctions de ce pouvoir sont notamment accomplies par le leadership et le système idéologico-mythique.

La *personnification du groupe* est donc à la fois une tentative de contrôle de la puissance de l'archigroupe et une localisation du pouvoir sur une entité constituée par le sacrifice. La conséquence est de soulager l'angoisse par cette symbolisation, et d'instaurer, en même temps que le lien groupal, la fonction répressive contre tout ce qui tendrait à le distendre.

La *personnification du groupe* est une instrumentalisation efficace des pressions exercées par l'idéal pour que chacun se *conforme* à l'archigroupe et s'y *intègre*. Le revers de cette conformité est la menace de rétorsion et d'exclusion (mort) pour tout ce qui, étant hors de la norme, apparaît comme ruine ou entame de la soudure de chacun à l'idéal. L'unité se confond avec l'allégeance, l'égalité avec l'indifférenciation; l'intégration est totale lorsque tout élément de l'ensemble est en mesure de permuter, sans porter atteinte à l'idéal, avec tout autre. L'interchangeabilité bloque tout changement possible des rapports réels ou symboliques. De ce point de vue, la publicité qui fonde son argumentation sur l'intégration et la conformité groupale référée à

une *marque* (cf. celle d'une célèbre entreprise de confection de blue-jeans) donne une représentation fascinante du groupe ou de l'institution totalitaire, minéralisée (cf. les romans de Franke, *Zone Zéro*, et de Lem, *l'Invincible*).

La figure du *leader* est une seconde différenciation dans l'archigroupe. Pour incarner et représenter l'objet idéalisé personnifié, pour réaliser le rêve de corporéisation du groupe, une tête-chef s'en dégage : d'autres fonctionneront comme membres et comme corps. Cette seconde différenciation a pour effet de rendre possible les identifications à un objet incarné, consommable et partageable, et en conséquence les identifications mutuelles latérales à travers cet objet commun; de distribuer et différencier des rôles et des fonctions groupales (nourrir, produire, défendre, protéger, savoir, connaître), et en conséquence d'instaurer une polyarchie d'interdépendance solidaire; de figurer une organisation du corps groupal dont les éléments sont repérables dans leur position topique et leur nécessité économique, et en conséquence de consolider la différenciation entre l'intérieur et l'extérieur, le bon et le mauvais, l'introjectable et le projectable.

L'avènement du chef marque à la fois une continuité et une rupture par rapport au flux fantasmatique dans lequel est pris l'archigroupe. C'est pourquoi, dans la situation des groupes de formation, il a pu être fort justement considéré par les psychanalystes comme l'incarnation de la résistance (A. Béjarano, 1972) et comme agent de la structuration du groupe par les psycho-sociologues.

Qui est le chef? Nul autre que celui ou celle qui, héritier de l'idéal groupal, en assure l'incarnation et la mise en scène dans une histoire et des relations où chacun trouve à satisfaire, par le moyen de l'autre et de soi, son désir et d'abord son besoin. Celui-là est le chef qui est l'inducteur de rôles instancielles (de Ça, de Moi, de Surmoi) et de positions fantasmatiques corrélatives, et qui par conséquent suggère, suggestionne, offre et s'offre à l'identification mutuelle et à l'échange des idéaux. Il introduit un ordre, un sens. S'il hérite de l'idéal déposé dans l'archigroupe, et en justifie le bien-fondé, il assure aussi la défense contre le péril fusionnel qu'il recèle en devenant précisément *hiérarchie*, à la fois puissance sacrée et différenciation des pouvoirs. De ce point de vue, le chef est suscité par l'archigroupe comme premier organisateur, une sorte de *non proféré* contre sa puissance diffuse. Le soulagement qu'apporte le chef, c'est celui-là même que les participants éprouvent d'être assurés d'échapper aux dangers qu'il a, lui, un pour tous, tous pour un, affrontés héroïquement. Car le chef est le héros du groupe contre l'archigroupe dont il a revêtu la toison. A héros, demi-ou anti-héros. Il n'est pas de groupe qui n'invente un tel rôle pour encaisser et représenter le mauvais : des seconds de navire, des contre-mâîtres, des boucs émissaires du peuple traînent toujours dans le magasin des nécessaires accessoires du théâtre groupal.

Ce n'est qu'en un troisième moment que l'*idéologie* — l'idée capitale qui peut tenir lieu du chef — s'instaure pour le prolonger, l'établir dans sa généralité, le

conforter en le justifiant, l'abstraire de son incarnation éphémère. La proposition freudienne (1921) selon laquelle une idée peut, dans les foules (dans les groupes et les institutions) tenir lieu de chef, incarnation de l'idéal collectif, implique l'existence d'une relation sinon génétique, du moins dialectique entre le leadership et l'idéologie.

Le cas du groupe du Paradis perdu.

Un exemple particulièrement apte à fournir les bases d'une analyse du pouvoir capital (leadership) et du pouvoir idéologique, et de leurs articulations, nous est proposé par le cas d'un groupe de diagnostic, le groupe du Paradis perdu, dont j'ai publié le protocole et quelques commentaires (Kaës, R., 1971, 1974). Au cours de la première séance de ce groupe se mettent en place les pouvoirs capitaux et idéologiques, différenciés mais soumis à la puissance de l'archigroupe. Les participants de ce groupe de formation — des « psychistes » pour la plupart — sont venus y chercher un savoir enviable sur les autres et sur le fonctionnement des groupes, une expérience de restauration personnelle à la suite de leurs échecs, de leurs blessures et de leurs malformations. Ils souhaitent éprouver une renaissance, des relations interpersonnelles et groupales pleinement satisfaisantes, dans la mesure où elles seraient égalitaires et assureraient à chacun la même part à la connaissance, à la puissance et à la jouissance. Ils rêvent de ce groupe homogène, nivelé et solidaire dont ils se sentent privés dans leur vie sociale et professionnelle. Cependant, l'assurance que ce groupe-providence pourvoira à tous leurs désirs, qu'il sera tout, est entamée par la crainte d'être privé, anéanti dans ce groupe, par la peur que la possession de tout ce qu'il recèle de bon ne soit retenu et détourné, transformé en mauvaises choses par quelques-uns, par le moniteur et ses acolytes.

L'archigroupe, c'est le groupe rêvé par chacun, un groupe paradisiaque, celui de l'omnipotence infantile et maternelle dont l'autre face est infernale et destructrice. La retrouvaille de ce groupe-providence à jamais perdu, mais que ce groupe-ci figure comme vraisemblablement possible, est d'emblée promise par une femme, Léonore. Femme-orchestre du fait de la variété de son expérience de psychothérapeute, formatrice, animatrice de groupe, psychanalysée, experte sur toutes les questions concernant la sexualité et la naissance, Léonore entretient la curiosité qu'elle suscite par son silence énigmatique. Elle promet ou laisse espérer une expérience tout aussi comblante, éternelle, dans l'harmonie et l'amour sans déception. Elle figure ainsi le groupe et la mère du groupe, contre les craintes des participants d'en être privés et contre leurs angoisses paranoïdes projetées sur le moniteur, les observateurs et un participant, Nicolas. Par l'évocation du possible vraisemblable qui fait justement écho au fantasme de l'archigroupe, Léonore fournit du même coup, en y incluant tous les membres du groupe (y compris le moniteur) un scénario groupal et une place, un rôle à chacun : renaître ensemble non mutilés dans le jardin de l'Éden-groupe et

y demeurer à jamais, sans différence et tout-puissants, unis dans l'égalité et l'amour universels. Le discours idéologique qui s'instaure (unité, égalité, amour inconditionnel) a pour fonction de dénier la différence repérée, dans la crainte, par ailleurs; l'antériorité des *autres* groupes, d'où celui-ci tient son origine, est, de la même manière, affirmée et déniée. Vers le milieu de la séance, les participants entreprennent de rassembler les statuts épars des uns et des autres dans une même appartenance unique : il s'agit de joindre toutes les parties d'un corps unifié. Le repérage concomitant des positions d'extériorité (du moniteur et des observateurs) est à la fois intolérable et nécessaire pour le groupe-corps en formation. Intolérable en effet, car cette partie inassimilable est réintégrée, sans pour autant être absorbée, mais seulement contrôlée, en la figure d'un participant, Nicolas. Celui-ci va représenter à l'intérieur du groupe la partie à exclure. Cette position est nécessaire pour renforcer l'idée que face à l'ennemi extérieur, le groupe est *un*, chacune des parties du corps est équivalente à l'autre, car toutes sont vitales au même titre.

La fonction de l'idéologie unitaire et égalitaire est de sécréter des anti-corps (Nicolas), afin de sauvegarder le corps (le groupe) et rejeter le corps étranger (le moniteur et les observateurs). Toute l'entreprise des participants sera de tenter de maintenir et de retrouver, par scission et fusion successives, l'unité primitive et intégrale de l'archigroupe. La tentative de résorber les différences de statut dans une unité professionnelle commune évoque d'ailleurs tout à fait le *corporatisme*. Cette idéologie se développe à partir d'un retournement du fantasme : celui du groupe comme corps morcelé, menacé de division et de pénétration par l'attaque du pénis monitoral. L'idéologie est produite comme couverture narcissique et comme surface de projection, contre l'attaque du moniteur. Elle en prend la place, dans ce qu'il figure comme puissance enviée et comme idéal inaccessible, que chacun cherche à incorporer sans être en mesure de l'assimiler. Dans le même mouvement, elle assure la défense des participants et de la prothèse groupale qu'ils ont fabriquée contre les aspects redoutables et menaçants de l'idéal. L'idéologie assure chacun et tous d'une contrepuissance organiquement liée, solidarisante et obligatoire, de la possession, contre la défaillance du corps groupal et de son chef, d'un esprit de corps inaltérable. On perçoit ainsi que l'idéologie fonctionne comme suppléance et permanence de l'idéal incarné par le chef. Dans le groupe du Paradis perdu, elle supplée (et supprime) l'idéal incarné corrélativement par le moniteur et par Léonore, elle permet aux participants de se l'approprier en l'incorporant — sans l'assimiler — et en se tenant sous son allégeance. Tout ce que Léonore avait promis et tout ce dont les participants avaient rêvé devient ainsi hors d'atteinte et de limitation, mais aussi hors de portée. Enfin, l'idéologie fonctionne comme écran de protection contre l'angoisse de morcellement, contre le danger inhérent au fantasme de scène primitive sadique qui structure les relations entre les participants et qui les paralyse. Par la contrainte égalitaire et unitaire qu'elle impose, l'idéologie maintient l'interdit contre le désir d'ex-

plorer et de posséder l'intérieur du ventre groupal dont Léonore, médecin et « interne », est la métaphore et la métonymie.

Agent de la structuration du groupe, Léonore est aussi incarnation de la résistance de transfert sur le moniteur et sur les aspects négatifs ou mauvais de l'archigroupe. Son pouvoir est d'incarner mais aussi de figurer, de médiatiser la puissance de l'archigroupe, dont elle procède et qu'elle consolide; son pouvoir est de rendre figurable le sens qui s'y fait. Sa position de leader réunit différents aspects du pouvoir :

— celui, *topique*, de représenter l'idéal du moi des participants et d'incarner le Moi Idéal de l'archigroupe. Ce pouvoir de représentation assure le partage d'un signifiant commun, base des identifications latérales à partir des identifications centrales au chef. Corrélativement, le pouvoir topique définit et localise les pouvoirs du Ça et du Moi, représentés dans le groupe par les rôles instanciels correspondants des participants;

— le pouvoir, *dynamique*, d'être à la fois l'incarnation de la parole même du désir des participants, leur porte-parole, et celle de la résistance contre leur désir inconscient. Ce pouvoir est donc symptomatique, ou de compromis. Léonore scelle la défense contre le savoir interdit et en maintient le désir. Dans ce groupe de diagnostic, elle accomplit la fonction résistancielle contre l'interprétation du moniteur, à la parole duquel elle substitue sa parole. Celle-ci sera relayée par le discours idéologique dont elle fournit l'amorce (unité, égalité, promesse d'éternité) et qui sera reprise, orchestrée et amplifiée par les participants;

— le pouvoir, *économique*, de fixer et de faire circuler les valeurs pulsionnelles, léthales, libidinales narcissiques et objectales, de garantir les investissements sur les objets (le groupe, les participants, le moniteur, l'extérieur). Son pouvoir de représentation est lui aussi d'ordre économique, puisqu'il fait faire aux participants l'économie de ce dont ils ont l'angoisse de manquer : la puissance de l'archigroupe, c'est-à-dire du phallus;

— le pouvoir, *distributif*, de mettre en scène et de faire agir dans le cadre d'une structure où chaque élément est nécessairement ordonné à l'ensemble groupal. La tête (le chef) elle-même est une émanation de l'archigroupe figuré comme corps indifférencié; mais elle est produite pour rendre possible la construction et la survivance du corps groupal : la tête (partie) assure que le groupe (tout) existe, et elle le représente en même temps que d'autres organes sont corrélativement suscités : le groupe-corps n'existe pas sans des membres, un sein, un ventre, un phallus, sans un non-corps qui le délimite et en durcit l'enveloppe.

Au cours des premières séances, Léonore tiendra en elle tous les pouvoirs principaux de savoir, de représenter, de nourrir, de produire et reproduire, de défendre et d'attaquer. Une telle collusion des pouvoirs fondamentaux, car vitaux, ici non encore différenciés assure l'existence du groupe comme unitaire et omnipotent face aux potentialités destructrices du non-groupe et de l'archigroupe. Cette collusion

fait rapidement surgir, dès la première séance, la crainte paranoïde d'être malgré tout manipulé et capté par elle. L'histoire de ce groupe sera celle des étapes de la différenciation et des conflits consécutifs, de ces pouvoirs, de l'organisation du groupe. Mais primitivement le leader est l'incarnation de l'archigroupe, dont la puissance est relayée, par-delà la différenciation des pouvoirs d'abord collusionnés, au profit de l'idéologie et du leadership.

L'idéologie du groupe du Paradis Perdu est bien l'idée capitale que le chef a pu incarner et qui le relaie en généralisant sa fonction, tout en jetant le voile sur son origine. L'idée, abstraite (unité, égalité, éternité) de son origine dans le fantasme du groupe-corps omnipotent et indestructible, a ce pouvoir d'y soumettre tous ses adhérents, chef compris; celui-ci peut, en vertu de l'idéal dont l'idéologie tient le discours, être exclu¹ du groupe, comme quiconque viendrait l'attaquer, l'altérer, le désorganiser. L'idéologie justifie l'idéal et le préserve. Elle est une production de soldats et de militants qui s'en autorisent dès que le trône et l'autel sont menacés. Et ce qui menace tout groupe, toute institution *a fortiori*, c'est aussi que le chef passe et que les membres perdent la tête, comme l'indique Freud (1921). Il importe que si les chefs (soit même le « peuple ») passent, la hiérarchie demeure et l'idéologie qui en justifie le fondement, comme la fondation même du groupe et de l'institution dont elle est un effet.

Pouvoirs, violence et procès.

L'idéologie est donc une fonction nécessaire, légitime et légitimante, du groupe. Elle traverse, maintient et contrôle l'organisation et les fonctions groupales et, par-delà l'avatar de la rupture que constitue l'émergence du pouvoir du chef dans le groupe contre la puissance de l'archigroupe, elle assure la continuité et la permanence de celle-ci. En elle se résorbent les contraires et les antagonismes jusqu'à l'impossibilité d'assurer la cohésion vitale², c'est-à-dire la récapitulation de tous les éléments du groupe dans une totalité unifiante et clôturante (cf. Kaës, R., 1971). Sa fonction est d'intégrer les antinomies et les contradictions à l'intérieur du groupe : celles-ci sont projetées à l'extérieur ou fixées et contrôlées à l'intérieur; la fonction du contrôle, des « purges » et des procès est inhérente au noyau dogmatique (soit manichéen, soit syncrétique) de l'idéologie. Le dogme préserve du doute, ruine du pouvoir.

L'existence groupale implique, pour subsister, des règles, des contraintes et des obligations. Elle implique donc la *violence*, ce que précisément l'idéologie groupiste

1. « Pondu comme un œuf », écrit J. Romains à propos de Benin, qui est exclu du groupe festoyant avant que ne soit inventée par lui l'attaque d'Ambert et d'Issoire.

2. Dans le groupe du Paradis perdu : « L'amour c'est la peste. » Cf. les antinomies résorbées dans le roman de G. Orwell, 1984 : « La guerre c'est la paix, la liberté c'est l'esclavage, l'ignorance c'est la force. » L'idéologie groupiste résorbe ainsi les antinomies individu-groupe : « l'individu c'est le groupe, et réciproquement », comme pour Louis XIV : « l'État c'est moi ».

des bonnes relations humaines a eu pour fonction de masquer et de nier, la violence s'exerçant alors de manière certaine soit à l'extérieur du groupe, soit sur un des ses membres destiné, comme bouc émissaire, à recevoir et à absoudre les péchés de la tribu. J'en ai démontré le mécanisme à propos du groupe du Paradis Perdu. L'existence de l'irréductible violence, lorsqu'elle émerge à la conscience des membres d'un groupe, à propos du désir, définit la dimension politique de l'existence groupale, c'est-à-dire la dimension du sens des relations humaines à propos du pouvoir et de ce qui le fonde dans une puissance, dont les figurations et les modalités d'exercice sont diverses : la propriété des biens, l'économie des échanges, la localisation des instances normatives-idéales, cognitives, défensives. Le sens s'aliène dans ces figurations nécessaires à l'existence groupale. C'est que le désir est indissociable de la perversion. De ce point de vue la politique n'est rien d'autre que l'incessante réappropriation du sens et des points où s'articule l'aliénation du sens pour chacun. Lorsque cette fonction d'analyse et de construction fait défaut, le groupe se ruine ou se fige en secte, séparée de l'ensemble social, et pourtant réunie à lui par le lien paranoïde du *procès*. Dans cette institution resurgit l'ancrage archaïque de la groupalité dans la position schizo-paranoïde. L'archigroupe refoulé s'affirme alors comme idéal omnipotent attaquant-défensif. La représentation tragique du procès, comme scène de la vie politique ou religieuse, revêt cette fonction mythique de répéter, pour l'édification d'un peuple incertain, le commencement du groupe, l'unité conquise sur le chaos, l'origine du sens et de l'existence communs. Elle réinvente l'archigroupe sous l'effet de la nécessité de lutter contre une inacceptable séparation, un dangereux éclatement qui menacerait le pouvoir de ses héritiers. Elle enseigne qu'un ennemi du pouvoir est nécessaire pour consolider le pouvoir.

Prendre ou exercer le pouvoir dans un groupe, y exercer une influence peut en effet signifier ou bien « sauver les restes » (Gloor, 1971) de la toute-puissance infantile dont le deuil n'est jamais fait, rechercher avidement les réparations et les récupérations narcissiques soit directement, soit par la voie des gratifications venant des objets investis par une partie de la libido, ou bien fonder positivement et assumer les bases nécessaires à l'existence commune, en garantir la possibilité même, sans rendre identique le projet, l'avenir, à l'archaïque.

RENÉ KAËS

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANZIEU, D. (1972), « la Fantasmagorie orale dans le groupe », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 6, p. 203-213.

- ANZIEU, D. (1973), *le Fantasme du groupe-machine*, communication aux Journées nationales de la Société française de Psychologie, Strasbourg, mai 1973; in *Gruppen dynamik*, 4, p. 227-238.
- BEJARANO, A. (1972), « Résistance et transfert dans les groupes », in ANZIEU, D., BEJARANO, A., et al., *le Travail psychanalytique dans les groupes*, Dunod.
- FREUD, S. (1914), « Pour introduire le narcissisme », in *la Vie sexuelle*, P.U.F., 1969.
- FREUD, S. (1921), *Psychologie collective et analyse du Moi*, Payot.
- GLOOR, P.-A. (1971), « Réflexions sur le pouvoir politique », *Médecine et Hygiène*, 975, p. 1-7.
- KAËS, R. (1971), « Processus et fonctions de l'idéologie dans les groupes », *Perspectives psychiatriques*, 33, p. 27-48.
- KAËS, R. (1974), « le Fantasme du groupe embroché et le conte des Sept Souabes », *Bulletin de Psychologie* (à paraître).
- KAËS, R. (1974), « Chronique d'un groupe éphémère. Observation et présentation du groupe du Paradis perdu », *Bulletin de Psychologie* (à paraître).
- ORWELL, G. (1950), 1984, Le Livre de Poche.
- PONTALIS, J.-B. (1963), « le Petit groupe comme objet », *les Temps modernes*, 211, p. 1057-1069; repris in *Après Freud*, Gallimard, 1968.
- ROMAINS, J. (1921), *les Copains*, Gallimard.
- VALABREGA, J.-P. (1969), « les Voies de la formation psychanalytique », *Topique*, 1, p. 47-70.